

suis venu ici pour mettre ma personne et mon bien au service de vos enfants, que désirez-vous que je fasse ?

Anne réfléchit un instant, et Gaston devina, sentit, vit presque le petit tremblement nerveux dont elle fut agitée un instant.

— Vous savez aussi bien que moi, dit-elle enfin, l'emploi utile que vous avez à faire de votre fortune ; quant à moi, mon frère, j'ai réalisé en espèces tout ce que je possédais de bien-fonds dans la province.

Ici, Anne raconta avec animation tous les mauvais placements qu'elle aurait pu faire, elle raconta les catastrophes survenus à celui-ci et à celui-là et termina en assurant qu'elle aurait pu mille fois tout perdre ; puis, émue, tremblante des récits animés qu'elle venait de faire, elle s'arrêta enfin.

Gaston était aveugle : cependant il suivit presque du regard l'étrange physionomie d'Anne qui, aux récits qu'elle faisait, pâlisait tour à tour.

Elle ajouta enfin : quant à moi, je n'ai rien perdu.

A ce mot, sa physionomie prit une expression de tranquillité profonde qui était comme la contrefaçon de la béatitude, que Gaston sentit et dont il s'assura en lui pressant la main qu'il trouva souple, moite et froide.

Jean n'avait fait qu'entendre sa mère de loin ; les éclats inaccoutumés de sa voix ordinairement si froide, le surprirent étrangement ; il sentit par instinct cette âme capable d'amour, il recula d'effroi sans comprendre toutefois de quel objet elle pouvait s'empêcher.

Cependant les conversations que Jean avaient eues avec ses danseuses au bal des Trencavel et qui lui avaient valu tant de moqueries, tourmentaient Anne et elle chercha à surprendre les pensées secrètes de son fils ; pour cela, elle lui parla un jour de Carcass, et lui dit :

— C'est donc là que vous vous promenez avec Marie ?

Jean fut saisi d'un frisson, comme s'il lui était venu une pensée de génie, et, afin de n'être pas blâmé par sa mère, il répondit :

— C'est dans le grand puits du Carcass que sont enfouis les trésors du temple de Salomon !

Gaston, qui était présent, eut une expression de visage qui témoigna d'une tension extrême, il comprit la profondeur de Jean.

— Que dites-vous donc, Jean ? dit Anne, après un silence pendant lequel elle chercha à dissimuler un frisson que son fils semblait lui avoir communiqué.

— Je dis, ma mère, que la tradition rapporte que les trésors du temple de Salomon ont été enfouis par les Visigoths dans le grand puits de Carcass, et qu'il doit prochainement être fait des fouilles.

— Ceci n'a aucune vraisemblance, dit Anne sur le ton d'une personne qui cherche à se faire répéter un compliment, ou qui se fait affirmer une chose qu'elle sait, mais qu'elle aime à entendre redire de nouveau.

— Si, si, dit Jean. Car il y a aux archives militaires de Perpignan un mémoire où on dit : " Les Goths apportèrent dans la cité de Carcassonne, avec les trésors de Rome, des actes très-anciens et d'une écriture particulière, sur les écorces d'arbres et sur de la toile. "

— Quant à ces actes, dit Jean, ils sont ici dans les archives de Carcassonne ; les trésors, on les dit au fond du puits.

— Et, dit Marie, on dit aussi ce puits habité par des fées.

Anne regarda Marie, qui rougit et baissa la tête, et dit ensuite à Gaston :

— Mon frère, je ne sais de quels rêves insensés ces deux enfants se sont remplis la tête ; aidez-moi, je vous prie, à les rendre plus raisonnables ; car les voici dans un âge où les contes de fées ne sont plus de saison et où il va falloir penser sérieu-

sement ; Jean ne songe qu'à la chevalerie, ce qui le prépare fort mal à des études de droit.

Ici Anne raconta d'une manière cruelle ce qui s'était passé au bal du Trencavel.

Dès le lendemain, Gaston eut avec Jean une explication à ce sujet, et celui-ci lui raconta tout. Il n'omit pas ce qu'Anne avait omis à dessein, l'intérêt que Thérèse de Trencavel lui avait témoigné.

— Mon oncle, dit Jean, c'est une véritable Trencavel, voyez-vous, belle et charmante ; pauvre petite Thérèse, ajouta-t-il avec un air de douce protection, qui dissimulait mal une timidité pleine d'angoisse et de ravissement ; pauvre petite Thérèse, comme elle a été bonne pour moi !

A quelques jours de là, Anne témoigna le désir d'aller habiter Carcass. Jean fut ravi. Marie ne témoigna rien. Depuis le bal de Trencavel, Marie paraissait insensible à tout, et si Jean lui demandait la raison de cette indifférence, elle répondait : Je vois bien que maman ne souscrira jamais à aucun de mes désirs ; il vaut donc mieux que je les étouffe ; souviens-toi de la toilette que je devais avoir au bal et souviens-toi de celle que j'ai eue. Je vois bien que ce sera toujours ainsi.

L'idée d'aller habiter Carcass était si étrange, que Gaston soupçonna Jean de s'être mêlé de cette affaire, mais il n'en était rien. Anne dit seulement qu'elle louerait avantagieusement sa maison de Carcassonne ; qu'à la cité elle en aurait une autre pour presque rien. Jean s'écria :

— Oui, oui, maman, je t'emprunte, allons-y. Louons le château cantal, l'ancien château des Trencavel.

Mais il n'en fut pas ainsi. Anne loua une maison adossée aux remparts. On y entra par une porte basse en pierre de taille, dont les battants de vieux chêne verrouillés ballottaient sur de vieux et énormes gonds rouillés ; depuis plus de deux siècles que cette maison avait été construite, le terrain s'était exhaussé autour d'elle, de sorte qu'il fallait maintenant descendre deux marches pour y entrer ; les étages surplombaient les uns sur les autres, soutenus par d'énormes poutres. Ces fenêtres étroites branlaient dans leur cadre de vieux chêne sculpté enlâchées dans du plomb ; les pièces étaient carrelées en briques rouges placées de champ.

Jean sauta de joie, déclara que toutes ces choses étaient admirables, et que, lorsqu'on aurait suspendu des portières, des rideaux et des tentures de tapisserie, ce serait encore bien plus beau.

Mais les tentures furent remplacées par une peinture grise, propre, triste et uniforme. On retira de l'ancienne maison les meubles qui ne pouvaient pas être loués et on en meubla celle-ci.

Gaston, aveugle, sentit la pauvreté et le froid de cette nouvelle demeure. Anne y fit régner une économie plus rigoureuse encore que par le passé, et elle astreignit Marie à des ouvrages de couture qui la retenaient près d'elle tout le jour. Si elle se promenait un instant, c'était avec sa mère, qui faisait invariablement et silencieusement le tour des remparts, et s'arrêtait un instant près du grand puits, puis rentrait, disant que les dépenses de la maison allaient croissant, et que si on ne s'arrêtait pas, elles dépasseraient bientôt ses revenus. On en était arrivé à une telle crainte au sujet de la dépense, que c'était pour Jean et pour Marie un véritable supplice quand il fallait dire que les souliers étaient usés ou qu'un vêtement était déchiré.

(A continuer.)

JEAN LANDER.

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.